

La précarité à l'université fait ponctuellement l'objet d'alertes ou de déplorations. Ce texte la place au centre du regard, à partir d'une enquête sur la précarité des travailleurs intellectuels : le confinement et l'intensité pédagogique « à distance » ont donné un coup de projecteur paradoxal sur la condition de celles et ceux qui n'ont habituellement « pas de poste » et travaillent souvent chez eux. Au-delà de la question du lieu de travail, c'est à une réflexion critique sur l'institution universitaire, les sciences sociales, leur sens et leur avenir qu'invite ce texte.

L'UNIVERSITÉ DANS SES MARGES : APPRENDRE DES SAVOIRS DE LA PRÉCARITÉ

Joëlle Le Marec

Depuis l'extension de l'épidémie, et donc depuis la décision de confinement, l'université vit hors de ses murs, dans les bureaux, chambres, cuisines des enseignants-chercheurs, personnels techniques et administratifs, étudiants mais aussi partenaires, interlocuteurs multiples, collègues travaillant dans d'autres institutions désertées, archives, centres de documentation, musées, associations, etc. Nous avons été et nous sommes encore presque tous dans la marge du lieu privé, habituellement refuge de ceux qui n'ont pas de lieu de travail, mais qui devient pour tous, titulaires ou précaires, le lieu commun.

Bien sûr, le *centre* ne disparaît pas (les salaires sont versés, les cours programmés, les examens, commissions, jurys, réunions se succèdent quotidiennement), mais nous avons tous, potentiellement, l'expérience directe des conditions de manque (d'espace, d'accès aux bibliothèques, de contacts) dont seuls souffrent habituellement une partie des collègues qui vivent dans ces conditions dont nous ignorons tout.

En outre, la fragilité souvent malvenue en contexte professionnel (nous cachons nos états d'ébranlement intimes), est là encore la commune condition. Le confinement et le déconfinement ont été et restent pour beaucoup de personnes, dont je suis, une période d'inquiétude pour les proches très exposés, une période de perte et de deuils, une période de multiples réflexions et conversations avec des collègues et des amis sur des plans indistinctement et intensément scientifiques, politiques et intimes.

L'université, comme le musée ou la bibliothèque, a vécu et continue de vivre partiellement indépendamment des routines techniques, de jour comme de nuit, dans des pratiques et des colloques spontanés ou improvisés aux quatre coins de la planète, adossés non seulement aux stimulations professionnelles ordinaires (agendas, contraintes, etc.) mais aussi et surtout, à un désir d'enquête et de réflexion qui s'est déployé dans un réseau soudain autonome, comme tracé par le produit de contraste qu'a été l'absence des espaces et routines bureaucratisées.

Au plan technique, les enquêtes ont été suspendues et nombre de programmes arrêtés. Au plan scientifique, il s'est agi d'une période d'apprentissage et de partage intense, précisément grâce à l'indistinction entre registres scientifique et intime, et à une conscience avivée et partagée du mélange entre commune vulnérabilité et différences extrêmes entre les situations et les expériences vécues pendant la période. Or, la conscience partagée d'expériences très différentes est elle-même une expérience. Celle-ci déplace l'universalisme hors des principes, vers la possibilité d'une reconnaissance de la pluralité de ce qui est vécu et connu du monde à certaines places, dans des conditions de commune conscience de nos dépendances vitales.

La dissociation des deux plans (impossibilité technique de mener les enquêtes qui répondent à des normes scientifiques classiques, mais apprentissage direct de ce que l'enquête cherche à approcher parfois si laborieusement) questionne fortement nos rapports à la production de savoirs, notamment les limites des cadres de la recherche professionnelle bureaucratisée. Cette dissociation est d'ailleurs en relative continuité avec plusieurs décennies de débats et d'efforts en sciences de l'enquête pour rendre compte, au moins partiellement, des formes de production de savoirs par les terrains et par les alliances avec d'innombrables personnes qui collaborent à la recherche sans

jamais apparaît : administratifs, ingénieurs, chercheurs précaires, archivistes, informateurs, acteurs institutionnels, culturels, associatifs, qui ouvrent les accès, mettent en contact, aident à collecter, etc. Cependant, même si les travaux en études de sciences ont depuis longtemps peuplé les *laboratoires* d'innombrables présences et objets dont se soutient la production de recherche¹, ces présences ne remontent que très rarement dans l'énonciation scientifique elle-même, elles restent masquées dans l'ombre de l'ordinaire². De ce point de vue, le confinement a été, pour certains d'entre nous, le lieu d'une reconfiguration des alliances et des priorités dans le laboratoire élargi à un monde mis à l'épreuve.

L'épidémie a mis au premier plan de ce qui était partagé par des milliards d'individus, la commune vulnérabilité face à ce qui advenait au fil des jours et des semaines, sans aucune possibilité d'assumer *naturellement* une position de surplomb ou d'extériorité. Bien sûr, il a été mis en évidence l'inégalité très forte dans l'exposition aux risques directs et induits par la situation. Mais cette inégalité n'a pas pu effacer le fait que des populations entières ont été renvoyées à une commune condition de créatures vivantes fragiles, dépendant pour vivre de l'action de quantité de personnes exerçant les métiers du soin à autrui et permettant l'entretien quotidien des conditions d'existence (être soigné, nourri, lavé, abrité), métiers habituellement non valorisés, interstitiels, très largement invisibles. Le *care* a donc été largement mobilisé pour exprimer la conscience commune de la hiérarchie des dépendances dans une situation où un virus a obligé une grande partie des États

1 Voir, notamment, Domminique Vinck, *Sciences et société. Sociologie du travail scientifique*, Paris, Armand Colin, 2007.

2 Emmanuel Souchier, « La mémoire de l'oubli : éloge de l'aliénation. Pour une poétique de "l'infra-ordinaire" », *Communication & langages*, 172, 2012/2, p. 3-19.

à suspendre les activités productives pendant plusieurs semaines, pour donner la priorité au maintien en vie des personnes (en limitant au maximum les situations de transmission, et en évitant la saturation du système de santé).

Lors d'une journée sur les alliances entre musées et équipes de recherche, une jeune docteure sur le point de renoncer à obtenir un poste à l'université après plusieurs campagnes de recrutement avait décrit sa position de chercheuse obligée de s'installer dans la banlieue institutionnelle comme étant analogue à celle d'habitants ne trouvant plus à se loger dans les centres et résidant aux marges tout en faisant fonctionner les centres. Un déplacement possible des imaginaires structurants de la recherche salariée, fortement compétitive, peut consister à affronter la conscience de cette immense banlieue institutionnelle minorée, pour tenter de conceptualiser l'existence d'un milieu où on compte sur l'enquête et le pouvoir transformateur des savoirs.

C'est cette perspective, que je souhaiterais soumettre à la réflexion dans ce texte, à partir de ce qui s'est brusquement amplifié pendant le confinement, et qui génère de fortes tensions entre métier et enquête.

ENQUÊTE ENTRAVÉE, HIÉRARCHIES DÉRANGÉES, PROCESSUS AMPLIFIÉ

La finalisation d'une enquête en cours sur les pratiques quotidiennes des travailleurs intellectuels aux prises avec des conditions de précarité a donc été interrompue et a pris un tour entièrement différent pendant le confinement. Cette enquête était menée cette année dans le cadre d'une coopération de recherche internationale, et elle avait déjà été bouleversée en novembre dernier lors de mon séjour à l'université de Santiago : j'étais arrivée

le lendemain de l'explosion sociale et de l'instauration du couvre-feu, fin octobre 2019.

Les universités étaient fermées, et, avec mes collègues chiliens, nous avons été saisis dans un flux d'événements au cours desquels les enseignants précaires, très présents dans les assemblées et les ateliers immédiatement improvisés, avaient eux-mêmes problématisé la condition précaire en tant que principaux concernés, soudain en capacité de présenter leurs propres enquêtes et leurs analyses, face à un public d'enseignants-chercheurs titulaires priés d'écouter.

Cette prise en charge de la problématisation de la précarité au sein de l'université, mais cette fois par les vacataires depuis l'expérience de précarité, constitue une étape importante pour la production des cadres théoriques et des savoirs sur ce qui advient. Elle constitue une avancée par rapport à la hiérarchie tenace entre enquêtes et problématisation militantes (féministe, subalterne) et travaux publiés sur le féminisme et les subalternités par des auteurs occupant des positions institutionnelles centrales³. Le mouvement social a en effet permis que les vacataires, non représentés dans les conseils, soient prioritaires dans les analyses de la situation, au sein de l'enceinte universitaire. On assiste cette même année à la publication d'une énonciation philosophique à propos de la précarité et depuis la situation de précarité avec l'ouvrage du philosophe espagnol Javier Lopes Alos⁴. Celui-ci publie une critique de la raison précaire faisant une large place à la situation des chercheurs qui, comme lui, n'accèdent pas à des postes et produisent de ce fait même une connaissance originale de portée

3 *Reclaim, anthologie de textes écoféministes*, éd. dirigée par Émilie Hache, Paris, Cambourakis, 2016.

4 Javier Lopes Alos, *Crítica de la razón precaria: la vida intelectual ante la obligación de lo extraordinario*, Madrid, Catarata, 2019.

majeure, qui dissocie totalement centralité professionnelle et centralité des enjeux scientifiques.

Le groupe de recherche sur les savoirs de la précarité, notamment Claudio Broitman et moi-même⁵, n'a donc pas pu respecter les étapes et productions qui avaient été annoncées dans la rédaction du projet pour que celui-ci soit financé. Mais paradoxalement, nous avons été littéralement débordés par notre projet de construction d'un espace éditorial qui ouvre le partage égalitaire des enquêtes et analyses. Le déplacement scientifique des savoirs de la précarité depuis la précarité ne s'est pas opéré sur un plan argumentatif et éditorial mais dans l'ensemble de ce qui se vivait et se savait corps et âme en novembre au Chili dans n'importe quel espace urbain, institutionnel, rural, avec une formidable redistribution des lieux d'enquête, de séminaire, dans et hors de l'université.

Il a été nécessaire de rendre compte de ce bouleversement dans le rapport intermédiaire : la finalité des sciences sociales, qui est de produire des savoirs sur le monde depuis une place à partir de laquelle elles peuvent prétendre maîtriser des cadres et méthodes, a été très directement prise en charge depuis un tout autre point de vue qui a conféré un caractère extrêmement situé à l'artifice d'un espace de production salarié et technicisé. Il est impossible de ne pas penser ici aux enquêtes du Groupe d'information sur les prisons dont Michel Foucault s'est rendu public et témoin, et qui ont précédé *Surveiller et punir* (1975). Michel Foucault avait alors défendu le fait qu'il y avait intérêt à voir la société depuis la prison, et en particulier depuis l'expérience et les enquêtes des prisonniers. Si *Surveiller et punir* s'est autonomisé en tant que production

5 Joëlle Le Marec et Hester du Plessis (dir.), *Savoirs de la précarité / Knowledge from precarity*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2020.

scientifique au point de faire disparaître le travail préalable du GIP, il nous reste des archives et des propositions qui permettent à terme de restituer correctement le lien entre les enquêtes du GIP et une œuvre majeure des sciences sociales.

À mon retour en France en décembre, le mouvement de contestation suite à l'annonce du projet de réforme des retraites puis la mobilisation universitaire contre le projet de réforme de l'enseignement supérieur et de la recherche se sont emboîtés jusqu'à la décision de confinement. À nouveau, les hiérarchies institutionnelles et épistémologiques se sont partiellement dissociées, avec l'expression publique d'un certain nombre de celles et ceux qui se sont désignés comme précaires, ont exigé des transformations des cadres du débat collectif et des formes d'attention à la parole d'autrui en rupture avec les modalités classiques du débat académique. Par exemple, dans certaines assemblées, les enseignants-chercheurs précaires discutaient dans des ateliers spécifiques, se constituant eux-mêmes en catégorie depuis la décision empirique de débattre ensemble. En outre, les modalités du débat accordaient une priorité aux enseignants-chercheurs précaires dans les prises de parole. Enfin, dans les séances plénières de bien des assemblées générales, il n'était plus envisageable de discuter de la précarité sur un mode purement argumentatif sans prendre directement en compte les points de vue et les savoirs de l'expérience des uns et des autres. Ces positions et ces situations constituent d'ailleurs une incorporation progressive, dans les normes de production et de reconnaissance des savoirs des lettres et sciences sociales, de l'intense travail issu des disciplines de l'enquête, des approches féministes⁶ et d'un effort de

6 Voir Sandra Harding, *Whose science? Whose knowledge? Thinking from women's lives*, Ithaca, Cornell UP, 1991.

critique des sciences interne à la communauté scientifique dans les années 1970⁷, pour faire accepter, au sein même des établissements d'enseignement supérieur et de recherche, que les situations de domination soient non pas un thème, un sujet de discussion à propos duquel les énoncés des uns et des autres renverraient tous au même plan des idées ou des arguments, mais une condition à interroger depuis les places occupées dans l'espace universitaire lui-même.

Le confinement et la pandémie ont *dérangé* à nouveau l'enquête sur les pratiques ordinaires et la précarité. Ce dérangement est venu confirmer l'impossibilité de considérer comme un contretemps ou un accident la suspension des conditions *normales* d'enquête, avant le retour aux normes habituelles de production des savoirs par les chercheurs salariés. Certes, ce retour aux normes est souhaité et organisé par les instances de pilotage et d'administration des pratiques professionnelles de recherche, pour tenter de réarticuler les pratiques normées de production des savoirs scientifiques et les fonctionnements ordinaires de l'organisation institutionnelle, à partir d'une volonté peut-être encore accrue de maîtrise, de contrôle technique et administratif des projets, pratiques et productions. Cette volonté de maîtrise et de contrôle reste en effet une sorte d'équivalent bureaucratique de la maîtrise des conditions de scientificité et donc de validité des savoirs. Ainsi, le retour aux fonctionnements professionnels habituels après dérangement coïncide non pas avec la possibilité de se déplacer et de se rencontrer, mais avec le maintien des formes *projets*, des échéances saisonnières

7 Voir Alain Jaubert et Jean-Marc Lévy-Leblond (dir.), *(Auto)critique de la science*, Paris, Le Seuil, 1973; Mathieu Quet, 2013, *Politiques du savoir. Sciences, technologies et participation dans les années 1968*, Éditions des archives contemporaines, 2013.

rétablies en dépit de l'impossibilité de se réunir et d'accéder aux espaces universitaires, au moyen des plateformes de travail à distance (recrutements, jurys, soumission des articles, etc.) qui permettent le déploiement d'un marché des technosciences sociales rarement considéré comme tel par les chercheurs. Les enquêtes en sciences sociales basées sur la constitution de corpus et de données accessibles par les réseaux ont pu non seulement être poursuivies, mais elles ont été stimulées par les instruments : elles constituaient déjà les pratiques modèles de la recherche outillée, réorganisée en milieu dit *numérique*, encouragée par des politiques incitatives bien avant le confinement.

En outre, le projet de réforme de l'enseignement supérieur et de la recherche a repris, inchangé, sans aucun temps de débat relatif à ce qui aurait pu être appris de l'épidémie et du confinement et de l'intense réflexion qui en a résulté à propos des menaces sur le monde vivant et de la responsabilité des institutions publiques dans l'ouverture des possibilités d'imaginer et de mettre en œuvre un monde habitable. De telles responsabilités ont été formulées, par des chercheurs et des chercheuses qui se situaient *déjà* dans des savoirs de la perte et de la réappropriation bien avant la mise à l'agenda du contexte anthropocène et de l'épidémie qui a été associée aux conséquences de pressions sur les milieux. On pense ici aux pratiques et propositions qui héritent d'une enquête sur la *vision des vaincus*, telle qu'a pu la mener Nathan Wachtel et bien sûr, à la célèbre enquête d'Anna Lowenhaupt Tsing⁸. Mais ces perspectives sont trop souvent réappropriées à un niveau esthétique et rhétorique en tant qu'innovations conceptuelles qui parfois

8 Anna Lowenhaupt Tsing, *Le Champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme* [2015], Paris, Les Empêcheurs de tourner en rond/La Découverte, 2017.

même reconduisent et intensifient les hiérarchies entre les avant-gardes académiques et les anonymes vulnérables ou vaincus.

L'IRRÉVERSIBLE DISSOCIATION ENTRE SAVOIRS, ENQUÊTES ET PRODUCTION BUREAUCRATISÉE

Notre enquête sur les pratiques des travailleurs intellectuels en situation de précarité, continuellement *dérangée*, a accentué une conscience collective de la dissociation nette entre trois plans : les enjeux de connaissance sur les savoirs et la précarité (l'objet), les méthodes d'enquête et de production des savoirs, et les normes bureaucratiques de la production scientifique sur projet.

En premier lieu, on l'a dit, le phénomène de la précarité, la condition précaire ont été directement problématisés par de très nombreuses personnes depuis une expérience vivante de l'entrave et du risque. Les différents types de crises ont agi comme révélateur de la portée transversale majeure des questions de précarité, et notamment, de la nécessité de faire place aux voix des personnes et communautés concernées pour permettre le partage d'une universalité de ces expériences et des savoirs qui leur sont liés.

En second lieu, la méthode a évidemment révélé ses liens avec un type de savoir dont on connaît désormais, depuis les travaux de Sandra Harding, le caractère très situé et dépendant de situations de pouvoir aveugles à elles-mêmes : produire des enquêtes dans le cadre de projets planifiés, financés, avec des échéanciers, des déplacements et des rencontres prévus et contrôlés, des outils d'extraction et d'enregistrement, etc., suppose évidemment le bénéfice de positions confortables, de lieux et de temps contrôlés pour être maîtrisés et exploités, de médiations humaines, techniques, institutionnelles, multiples, qui sont disponibles pour un très petit nombre de personnes. Dans nombre de situations

d'oppression, des intellectuels privés de la possibilité d'avoir un laboratoire ou tout simplement une *chambre à soi* n'ont eu d'autre choix que d'enquêter depuis les espaces de leur vie dite *privée* mais irrémédiablement dérangée, affectée par ce qui y est vécu et subi, et donc politisée. Dans son texte – *Remember This House* – mis en film par Raoul Peck (*I Am Not Your Negro*, 2016), James Baldwin questionne frontalement la division entre vie privée et position publique aux États-Unis : il la voit comme le symptôme d'une tragique pauvreté émotionnelle et insensibilité au vivant, il s'interroge sur l'incapacité à relier de manière organique ces différents plans (position publique, vie privée), cette incapacité ayant des conséquences dévastatrices sur la vie et sur les rapports entre les Blancs et les Noirs. Cette situation a donné lieu à une des principales prises de position épistémologiques dans les études féministes : Carol Gilligan, notamment, a dévoilé le caractère artificiel et situé d'une pensée arrachée à l'expérience ordinaire, *élevée* dans la sphère publique, universelle, des principes et des opérations logiques⁹. Les études féministes y ont vu une situation construite, qui permet aux dominants de naturaliser à leur avantage le partage entre ceux qui se donnent les conditions sociales et matérielles de s'extraire de la réalité qu'ils étudient, et celles qui ne peuvent pas occuper cette place distance face à ce qui arrive.

De fait, les enquêtes en sciences sociales consistent fréquemment à tenter de comprendre le point de vue de celles et ceux qui confient au chercheur quelque chose à laquelle celui-ci accordera éventuellement une valeur d'universalité. Dans notre cas, il aurait bien sûr été possible, *en théorie*, de contacter les intellectuels précaires, les personnes concernées et de faire des entretiens

9 Carol Gilligan, *Une voix différente : pour une éthique du care* [1982], Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2008.

par visioconférence ou téléphone, en profitant d'une sorte d'expérimentation grandeur nature, puisque la fermeture des bibliothèques et des universités plaçait tous les habitants assidus des lieux d'étude dans des conditions où ils devaient réfléchir aux manières de faire et de vivre sans les lieux. Mais il aurait été littéralement insensé de maintenir la médiation technique de l'enquête sans prendre en compte le fait que les invisibles et les précaires se sont retrouvés à plusieurs titres *experts* dans une hiérarchie inversée qui plaçait les savoirs de l'entretien de soi et d'autrui au cœur de la possibilité de vivre, et l'épreuve du risque et de l'interruption au principe des processus de connaissance sur le cours des choses.

En troisième lieu, les normes bureaucratiques de production des savoirs ont été, on l'a dit, partiellement tirées et absorbées par une technoscience sociale, dont les enjeux se sont autonomisés au point de concurrencer les enjeux de connaissance. Cette situation rejoint des processus qui ont déjà été décrits¹⁰. La situation critique de l'épidémie et du confinement ont stimulé le développement des instruments sur un marché de l'accompagnement et de la gestion professionnalisée de l'ensemble des pratiques sociales, dont la recherche.

LES SCIENCES SOCIALES ET LEUR AVENIR

Avec cette dissociation difficile à masquer, il devient pratiquement impossible de maintenir la contradiction, largement tolérée et entretenue, entre un questionnement critique sur les

10 Michel Grossetti et Louis-Jean Boë, « Sciences humaines et recherche instrumentale : qui instrumente qui ? L'exemple du passage de la phonétique à la communication parlée », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2/1, 2008, p. 97-114.

frontières des espaces sociaux *privés* et *professionnels* y compris dans la recherche, et le maintien soigneux de cette même distance entre ce qui est vécu quotidiennement et ce qui est sélectionné comme étant la production de recherche compétitive. Que nous le voulions ou non, la barrière saute entre les différents espaces d'enquête qui, dans la vie ordinaire, constituent le fil de ce qui est vécu, fil parfois interrompu ou brusquement détourné par des événements subis. De ce point de vue, nous – enseignants-chercheurs – sommes placés dans des situations qui ne sont pas sans rappeler celle des subalternes, privés des conditions de production des savoirs qui sont supposées, dans la structuration des institutions de la recherche et de l'enseignement supérieur, garantir la liberté et la continuité des pratiques académiques de construction de connaissances. Un très grand nombre de personnes, depuis toujours, voient leurs enquêtes entravées, souffrent d'une absence de temps et de moyens, et produisent donc des savoirs sur la société à partir de l'expérience située de ces entraves et de ces difficultés, qui sont partagées avec d'autres. En dépit du très fort intérêt, en études de sciences, anthropologie, sciences de l'information et de la communication, et dans l'ensemble des sciences humaines et sociales, pour la condition réflexive et le caractère toujours situé des savoirs, les auteurs continuent de maintenir une distance entre les expériences dont ils apprennent en situation d'enquête ou de travail de recherche, et les expériences qu'ils font dans leur vie hors des situations qui se rattachent à leur travail. Nombre d'enquêtes et de travaux, y compris en études de sciences, admettent le caractère illusoire de la frontière entre affaires privées et engagements publics lorsqu'il est question de n'importe quel espace ou phénomène social. La perspective du *care*, notamment, a fait disparaître le grand partage entre le raisonnement structuré par des principes et des normes, et la pensée ordinaire face à n'importe quelle situation vécue.

Il semblait impossible de dissoudre une sorte de dernière frontière entre le terrain et l'épreuve traversée par d'innombrables communautés humaines qui enquêtent sur ce qui arrive. Mais ce n'est pas la forme bureaucratique des technosciences sociales qui peut nous aider à penser cette frontière. C'est au contraire en prenant des distances avec cette autonomisation technocratique que peut se déployer la réflexion sur le monde comme terrain et laboratoire.